

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

Les mirages de l'Orient

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 97-104

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Les mirages de l'Orient

*A M. Jacques Maritain.
Reconnaissance pour " Antimoderne."*

Dans cette revue aux très précises positions, il nous paraît utile de publier quelques réflexions sur la campagne qu'on mène actuellement pour ou contre la civilisation occidentale, pour ou contre cet ensemble de doctrines politico-religieuses groupées sous le terme général d'asiatisme. Depuis la fin de la guerre (1918), un courant intellectuel nouveau semble venir de l'Orient. Il s'incarne principalement en deux hommes, l'Indou Ghandi, « la grande âme » et le Chinois Ku-Hung-Ming. Les Russes bolchévistes furent naturellement les premiers à accueillir l'évangile oriental, tandis que les nombreux prophètes dont pullule l'Allemagne moderne, depuis le comte Hermann Kayserslinck, fondateur de la fameuse « Ecole de la

Sagesse » de Darmstadt, jusqu'au philosophe Oswald Spengler et aux sombres romanciers de d'expressionnisme, attendent de l'Orient la régénération de leur race vaincue. La France eut le pitoyable Henri Barbusse et surtout Romain Rolland, qui écrivit : « Nous sommes un certain nombre en Europe, à qui ne suffit plus la civilisation d'Europe... nous sommes quelques-uns qui regardons vers l'Asie ». Remarquons aussi comme l'œuvre entière d'esprits soi-disant internationalistes, tels que Miguel de Unamuno, Bernard Shaw, Anatole France, n'est au fond qu'une obstinée démolition, par la critique et l'ironie, des meilleures valeurs de nos civilisations occidentales.

La curiosité intellectuelle, qui prit dans l'après-guerre la forme d'un tourment si particulier qu'on a pu l'appeler un nouveau « mal du siècle »⁽¹⁾, s'alimenta dans des livres sérieux, documentés, écrits par des hommes précis et ne visant à aucune propagande. Ce furent, en 1921, *l'Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, de M. René Guénon ; en 1922, *l'Histoire de l'Asie*, en trois volumes, de M. René Grousset ; en 1924, *Occident et Orient*, de M. Guénon encore. Le grand public fut mis au courant par les journaux et les revues, principalement, par les *Nouvelles Littéraires*. M. Jacques Maritain, qui avait été le premier à donner aux systèmes asiatiques la part qui leur revient dans l'histoire des philosophies, entra en lice, bientôt suivi de M. Henri Massis. Tous deux au nom et en défense de notre culture gréco-latine. Ces notes voudraient simplement marquer les points.

(1) Il est évident que les générations actuelles souffrent d'un grave malaise. Un Arland n'allait-il pas jusqu'à expliquer le Dadaïsme par la recherche de Dieu ? Voyez aussi le mouvement qui porte des esprits aussi divers que Paul Morand, Valéry Larbaud, Drieu de la Rochelle, le genevois Robert de Traz, à « s'européaniser ». Au fond de cette agitation fébrile, il y a une grande inquiétude, la peur de se fixer. L'axe central manque. « On n'a pas encore remplacé Dieu ». M. H. Massis, qui s'est fait l'implacable critique de tout ce qui porte atteinte au classicisme éternel, a attaqué l'immoralisme, le règne du cœur, la crainte de l'absolu, comme les causes principales de la décadence où se trouve la civilisation actuelle. Son œuvre est un cri d'alarme dont il faut tenir compte, car, chaque jour, le travail de désagrégation se poursuit plus actif.

Ceux qui « regardent vers l'Asie » affirment avec unanimité que la civilisation occidentale est destinée à la dissolution. Elle porte en elle les germes de la mort : excessif désir de richesse, de puissance, des plaisirs ; automatisme d'une vie mécanique contraire au perfectionnement intérieur ; égoïsmes nationaux ; traditions indéracinables du passé. Ces tares conduisent notre civilisation à l'anéantissement. Pour les Occidentaux, soutient par exemple Spengler, il n'y a aucun espoir : ils sont voués à l'auto-destruction, et c'est tout juste si leur philosophie arrive à prendre conscience de leur état de décomposition. Plus optimiste, le comte Kayserlinck indique une voie de salut : l'étude et l'assimilation de l'esprit asiatique, qui tend à dominer les passions et les instincts mauvais par une vision quiétiste de la vie réelle. Kayserlinck se tourne avec admiration vers la Chine et son prophète moderne, Ku-Hung-Ming. Ce dernier veut ramener l'Europe à la sagesse chinoise : « Cette pauvre Europe, pense-t-il, a été égarée par le christianisme. Il faut la sauver en la convertissant à Confucius. » Plus pratique, Ghandi croit voir la cause du mal dont souffre l'Inde dans l'apport de la civilisation anglo-européenne, mais ne se flatte pas — du moins, semble-t-il ⁽¹⁾ — d'indianiser le monde entier. Il rejoint pourtant Kayserlinck par sa théorie de la non-résistance au mal. Saluons au passage cette vieille connaissance mise à la mode par Tolstoï et le tragique Raspoutine. On dit : N'opposez pas le mal au mal ; il suffit d'éviter tout contact, toute collaboration avec ceux qui font le mal. Fatalement, dans l'ordre du temps, la pure force du Bien doit prévaloir. Sur cette idée se base l'opposition de Ghandi à l'Angleterre. Sans doute, est-ce la seule lutte que l'Inde puisse conduire avec succès contre sa puissante dominatrice. Mais quand on veut faire de la non-résistance une doctrine de caractère universel, on tombe inévitablement dans une attitude quiétiste, dans un dangereux état d'inaction. Au fond, toute négation de la vie est une faute ; l'inaction, en soi, est un mal. C'est pourquoi certains philosophes du Moyen-Age identifiaient le mal avec le non-être.

A ce point quelques réflexions s'imposent.

(1) Il l'a laissé entendre dans une entrevue récemment accordée à M. Appellius Mario, publiée dans le courant d'août par le journal milanais « Il Popolo d'Italia ».

Premièrement. Que cette offensive anti-occidentale soit partie de d'Allemagne, il y a là quelque chose de significatif. Il nous est difficile de ne pas voir en elle la manœuvre d'une culture en faillite pour se dérober à l'influence de ses vainqueurs. N'oublions pas que c'est l'Allemagne qui favorisa l'éclosion et le développement du bolchévisme russe ; que la majeure partie des maux dont souffre notre civilisation depuis la seconde moitié du XVIII^{me} siècle est venue d'outre-Rhin : du romantisme dilué par M^{me} de Staël à la synthèse appelée germanisme, où voisinent, dans un mélange barbare, le luthéranisme déclaré religion officielle, le Kantisme, *les Discours à la Nation allemande* de Fichte, l'œuvre de Schelling et Hegel et les rêveries mystico-sensuelles de Richard Wagner.

Deuxièmement. La civilisation occidentale a-t-elle réellement mérité de voir proclamer sa déchéance ? Certes, si nous considérons le procès qu'on lui fait, nous devons reconnaître la justesse de certaines accusations. Mais qu'est-ce que la civilisation ? et de quelle civilisation entend-on parler ? Généralement, on donne ce nom aux aspects organisés de la vie sociale, à l'ensemble de manifestations extérieures qui se traduisent par le développement économique et le perfectionnement du machinisme. Mais la civilisation est aussi une réalité spirituelle agissant dans la vie des peuples. Or, quand on accuse la civilisation occidentale d'être dominée par l'or et le machinisme, on n'en voit qu'un seul côté et on ne tient compte que des anglo-saxons⁽¹⁾ et tout au plus de certains milieux français pourris par la franc-maçonnerie et le radicalisme. C'est surtout l'Amérique qui sert d'exemple et pour Kayserlinck lui-même le type du parfait occidental est l'Américain du Nord.

Il y a pourtant une grande différence entre les civilisations de caractère protestant-américain et les civilisations catholiques-latines. Les premières se distinguent

(1) Au sujet de l'influence de l'or dans le gouvernement du monde, une des pires tares de notre époque, on n'aura pas oublié l'action prépondérante des banquiers anglo-américains à la dernière Conférence Internationale de Londres. Il y a dans cette ingérence de la « finance anonyme et vagabonde » quelque chose de profondément immoral.

par leur recherche des valeurs quantitatives et économiques ; les secondes par leur poursuite constante de la qualité, de la beauté et de l'harmonie. On ne peut donc pas parler d'une seule civilisation occidentale, pas plus que d'un seul Orient. Il connaît l'esprit dissolvant des Slaves et des Tartares ; le quiétisme des Chinois et des Indiens, la volonté de puissance des Japonais, la soif destructive des Mongols.

Le conflit est plutôt entre deux conceptions de la vie. D'une part, la poursuite de la puissance et de la richesse, telle que nous la trouvons chez les peuples anglo-saxons et les Nippons ; d'autre part, l'aspiration au perfectionnement moral, à l'aide des disciplines chrétiennes, qui sont à la base de la civilisation latine.

Contre la prétendue déchéance de la civilisation latine, il me semble que l'essor incroyable de l'Italie fasciste est un argument de fait irréfutable. Le Fascisme n'est pas seulement un mouvement politique, mais une volonté de remettre en fonction l'esprit romain, spiritualisé, canalisé, purifié par ce catholicisme qui, selon Mussolini, « marqua la seconde et immortelle naissance » de Rome. Qu'on ne s'y trompe pas. L'Italie fasciste devient une école d'énergie pour des générations ardentes, nourries de cette vérité éternelle : Italie = latinité ; latinité = catholicisme ⁽¹⁾. De même que politiquement, le fascisme a marqué

(1) A ce sujet, on me permettra de citer deux textes. L'un est de Mussolini : « Le catholicisme est universel et le peuple italien, par sa nature, doit rester et restera dans le catholicisme. Je suis catholique... mon esprit est profondément religieux. La religion est une force essentielle qui doit être respectée et défendue. Je suis donc contraire à la démagogie anti-cléricale et athée, qui représente un vieux jeu. J'affirme que le catholicisme est une grande puissance spirituelle et morale et j'avoue que dorénavant les rapports entre l'Etat italien et le Vatican seront très amicaux. » (« Il cattolismo è universale e il popolo italiano per la sua natura deve rimanere e rimarrà nel cattolismo. Io sono cattolico... il mio spirito è profondamente religioso. La religione è una forza fondamentale che va rispettata e difesa. Sono pertanto contrario alla demagogia anti-clericale e ateista, la quale rappresenta un vecchio gioco. Affermo che il cattolismo è una grande potenza spirituale e morale e confido che i rapporti tra lo Stato italiano e il Vaticano saranno d'ora innanzi molto amichevoli. »)

le déclin de l'influence bolchéviste (nihilisme slave allié à la destruction des Mongols) en Europe occidentale, ainsi la vigueur extraordinaire qu'il a donnée aux idées de l'ordre, de l'équilibre, le renouveau spirituel qui s'ensuivit et dont nous ne pouvons pas encore saisir la portée, peuvent être un élément très important de la lutte contre l'Asiatisme envahisseur à travers les pays allemands. M. J. Maritain observait justement que dans les systèmes orientaux « au lieu de ces distinctions entre *ordres* différents qu'on peut regarder comme une des plus précieuses acquisitions de la civilisation occidentale et comme une condition de la liberté humaine, on remarque, là-bas, une confusion universelle entre le spirituel et le temporel, entre le mystique et le politique, entre la hiérarchie intérieure de la sainteté et la hiérarchie du gouvernement spirituel. » L'acceptation de cette « confusion » serait pour notre civilisation un véritable retour à la barbarie.

Troisièmement. Même en admettant la déchéance de notre civilisation (prétention hasardée, comme on l'a vu, et contre laquelle nous nous élevons énergiquement), on ne voit pas quels titres possède l'Orient pour recueillir la succession. Ce qu'il faut bien appeler le panthéisme des systèmes qu'on nous propose ne s'accorde absolument

L'autre est du philosophe Giovanni Gentile qui, durant son passage au ministère de l'Instruction Publique, rétablit le Crucifix dans les écoles et décréta, malgré l'opposition acharnée des loges, et des éléments qu'elles groupent autour d'elles, cette fameuse réforme scolastique qui marque un réel progrès dans la spiritualisation de la nation : « Un Etat qui ne se préoccupe pas de la religion, n'est pas un Etat ; ce n'est pas l'Etat que veut être aujourd'hui l'Etat italien. En Italie, si l'Etat est conscience nationale active, conscience de l'avenir en fonction du passé, conscience historique, il est conscience catholique... Donc, les Italiens qui veulent être Italiens... doivent se tourner vers leur religion. » (« Uno Stato che non si interessi della religione, non è Stato ; non è lo Stato che vuol essere oggi lo Stato Italiano. In Italia, se lo Stato è coscienza attiva nazionale, coscienza dell'avvenire in funzione del passato, coscienza storica, esso è coscienza cattolica... Gli Italiani, perciò, che vogliono essere italiani... conviene che si rivolgano alla loro religione. » Discours ministériel du 15 novembre 1923.)

pas avec notre libre arbitre et nos sensibilités agissantes. La morale la plus élevée de l'Asie ne supporte pas la comparaison, pour la plénitude, pour la délicatesse aussi, avec la nôtre. On anéantit la raison en voulant surpasser l'être. Et en fait de mysticisme, notre tradition est beaucoup plus pure, plus détachée des contingences de la chair et de la terre que les attitudes les plus spirituelles des Bouddhistes du *Mahayana* et de l'*Hinayana*.

Quatrièmement. Malgré cela, nous pouvons recueillir avec prudence quelques-unes des leçons de l'Orient. Principalement dans le domaine artistique. Ce que l'Orient a conservé, au cours des âges, de l'influence hellénique, dans sa pensée et dans ses arts, peut parfaitement augmenter le dépôt de notre culture. Car « on peut se demander si la culture gréco-latine, où est le salut de la raison, n'est pas destiné à perdre bientôt son privilège de fait, à cesser d'être la seule formation des intelligences, la culture devenant proprement mondiale... Cette « dilata-tion de la culture » sera pour l'intelligence humaine une redoutable épreuve. Raison de plus pour étudier l'Orient avec attention et sympathie, mais en maintenant sans fléchir le dépôt hellénique, latin et catholique. »

(*Jacques Maritain.*)

Conclusion. Les arguments contre l'influence asiatique ne manquent pas. On pourrait dénoncer la part de littérature et de mode qu'il y a dans la campagne actuelle. L'Orient a toujours exercé une aimantation puissante sur les imaginations. L'inconnu, le mystère attire. Il faudrait aussi observer que le caractère ésotérique de la plupart des doctrines indiennes rend très difficile, presque impossible leur acclimatation parmi nous ; que la dureté et les exigences de la lutte pour la vie se prêtent mal à la diffusion d'une morale ayant pour couronnement le triomphe de la passivité, le Nirvana.

Cela suffit. Reconnaissons que le danger existe et tenons nous prêts à la défense. Mais l'étude de ces systèmes vagues où la sensualité elle-même trouve un aliment facile, peut être dangereuse pour les cerveaux non préparés à ce genre de controverses. C'est pourquoi, il est désirable que, dans nos pays latins, les représentants du

thomisme — en France, Maritain et ses disciples de la rue de Vaugirard, en Italie l'admirable phalange groupée autour du P. Gemelli, de la *Rivista di Filosofia neo-scolastica* et de l'Université du Sacré-Cœur — se chargent de la vigilance nécessaire, au nom de la tradition et de la pensée catholique.

Mais ce qui importe davantage et se rattache directement à la profonde crise qui travaille notre monde moderne, c'est de redonner à la vie sociale le caractère de spiritualité, l'esprit catholique qu'il a perdu. C'est alors que se pose le terrible « Politique d'abord » de M. Charles Maurras, car il est évident que plus les nations seront dominées, gouvernées par des idées laïques qui conduisent au matérialisme et à l'anarchie intérieure, plus les individus auront de peine à maintenir et développer en eux l'état chrétien : c'est par la propagation, la diffusion de l'esprit catholique-romain que notre civilisation se défendra contre les attaques de l'asiatisme et contre ses propres faiblesses.

Qui ne voit également que, comme antidote à l'intoxication orientale, un cerveau latin, qu'il soit d'Italie, de France, d'Espagne, de Roumanie ou de l'Amérique du Sud, lira toujours avec profit une page éternelle de Platon, S. Thomas ou de Dante ? Restaurons l'humanisme en ce qu'il avait de meilleur.

Venise, septembre 1924.

Louis GENTINA.